

l'autre. Un médecin, appelé à donner son avis, dit qu'il ne croyait pas qu'elle mourrait de suite, et on la transporta sur le chemin.

Je le répète, je pourrais citer d'autres exemples.

* * * Et vous croyez que des faits de ce genre ne suffisent pas à exaspérer un peuple et pour faire détester cette noblesse dégradée et sans cœur !

Et on viendra dire encore que ces malheureux paysans irlandais, conduits dix fois plus durement que les esclaves ne le sont dans les contrées les plus sauvages de l'Afrique, n'ont pas le droit de relever la tête, de se souvenir qu'ils sont plus hommes et plus nobles que leur seigneur et de le lui prouver d'une manière énergique !

Mais les raisons d'état, mais la politique, mais les questions de races, mais ceci, mais cela... l'ordre qu'il faut respecter ?

Tout s'efface, tout, quand il s'agit de vivre honnêtement et en travaillant et que des obstacles vous empêchent de le faire.

On brise les obstacles, on passe sur le corps de celui qui s'oppose à l'accomplissement de ce devoir imposé à tout homme, de gagner son pain.

Je ne suis pas révolutionnaire, ni vous non plus, sans doute, mais je crois que si on venait vous chasser de cette manière, vous, votre femme et vos enfants, celui qui se rendrait responsable d'un tel acte ferait connaissance avec les bras d'un bon canadien.

* * * Les travaux admirables de M. Pasteur, ont enfin attiré l'attention de nos gouvernants, et c'est avec plaisir que le public a appris qu'on avait décidé, à Québec, d'envoyer à Paris un médecin chargé de la belle mission de demander au Grand Français le secret de sa science.

Le choix du gouvernement a été heureux et intelligent, il est tombé sur un jeune homme instruit, travailleur, énergique, qui veut arriver et qui, pour surcroît de bonheur, n'a pas à se préoccuper des nécessités matérielles de la vie, préoccupations qui, trop souvent, paralysent les efforts qu'on déploie pour se faire un nom.

Le docteur J. A. Rodier, fils de M. C. S. Rodier, riche manufacturier de Montréal, doit partir prochainement pour Paris, où il restera aussi longtemps qu'il sera nécessaire, pour compléter ses études, sous la direction du savant le plus étonnant de notre époque.

C'est un grand honneur pour un jeune homme que d'être admis à être l'élève d'un maître tel que Pasteur, et je ne doute pas qu'il prouve qu'il en est digne.

Donc, succès à M. Rodier.

* * * J'aime les gens qui ont le courage de leur opinion et qui ne se gênent pas pour la dire carrément.

Dans un banquet qui a eu lieu dernièrement à Routhouck, M. Ischarie Stoianoff a proposé le toast suivant, qui a son cachet d'originalité et de franchise indéniable :

" Messieurs, a-t-il dit, je bois à la santé de ceux qui entretiennent le prince, les ministres, les préfets, les officiers, de ceux qui font vivre les nations. A la santé des contribuables ! "

* * * Lundi dernier, Montréal a été le théâtre d'un drame qui a mis la ville en émoi tout un jour, après quoi on a pensé à d'autre chose.

L'histoire, du reste, n'a rien que de très ordinaire.

Une jeune fille rencontre un jeune homme, beau cavalier, élégant, sans scrupule, digne de son siècle. La langue d'or du séducteur flatte son oreille, elle écoute, elle se laisse bercer par ses douces paroles, cette chanson d'amour qu'elle aspire à chanter elle-même, et puis, un jour—jour noir—elle oublie tout et succombe.

Les fleurs qu'elle avait désirées, les parfums qu'elle voulait respirer, le ciel bleu qui semblait s'entr'ouvrir pour elle, les songes de bonheur, les rêves sans fin, les bonheurs sans mélanges... tout cela est évanoui, disparu, écroulé !...

Elle rêvait le ciel... Elle se réveille dans la boue.

Hier, elle était la vierge respectée, honorée, aimée... Aujourd'hui, elle n'est ni fille, ni femme, ni veuve.

Elle avait un nom qu'elle pouvait porter avec orgueil. Maintenant, c'est la honte, c'est le déshonneur.

* * * Et lui, l'autre, celui qui a flétri cette fleur, qui a souillé cette candeur, qui a sali cette neige, qui a détruit tout ce bonheur, que fait-il ?

Ce qu'il fait, il va rejoindre ses amis, fier d'avoir vaincu cette faiblesse, heureux d'avoir fait un malheur, orgueilleux d'avoir été lâche, leur raconte les détails de la chute de l'ange, il dit les luttes de sa proie, les baisers qu'il a volés, l'aveu qu'il a arraché, le consentement qu'il a surpris, et—se frisant la moustache—murmure : Charmante, en vérité, délicieuse !

C'est la vie !

* * * Elle est donc perdue !

Que lui reste-t-il ? Le fleuve et le ruisseau.

Autrefois, on avait Dieu et le Repentir.

Maintenant, c'est la Seine, la Tamise, l'Hudson ou le Saint-Laurent, qui donnent l'oubli éternel et la mort de l'âme.

Aujourd'hui, si ce moyen répugne, on a le ruisseau du vice dans lequel on se vautre, dans l'espoir que tant de boue finira par faire disparaître la première tache.

Mais la tache reparait toujours.

Parfois, quand les nerfs l'emportent, on prend un revolver et on vise la cause de tout cet effondrement.

Cela arrive un peu partout.

Une balle, et tout est dit.

Si la balle porte, les hommes qui riaient hier de son malheur, mais dont la conscience se réveille de temps à autre, excusent la pauvre fille qui a tué ce bandit, et s'inclinent devant le deuil de cette vengeresse.

Si le coup est manqué, l'homme continue joyeuse vie, et la femme pleure, puis va où je vous ai dit.

C'est une histoire bien vulgaire que celle-là et, vraiment, je ne sais pourquoi je vous l'ai redite.

* * * Vous vous souvenez du général Boulanger que vous avez vu sans doute il y a quelques années, lors de son passage à Montréal, de retour des fêtes de Yorktown.

Vous lirez avec plaisir ces paroles pleines de patriotisme qu'il a adressées dernièrement aux élèves de l'école militaire de Saint-Cyr, avant de les quitter.

" Au revoir, mes chers camarades ; je voudrais rester plus longtemps au milieu de vous, car ce n'est pas sans émotions que je me retrouve dans cette école où j'étais élève il y a trente ans, où j'étais capitaine il y en a vingt, et il me semble que c'est hier que je l'ai quittée pour aller faire la guerre, courir le monde à la suite de ce cher drapeau tricolore, dans les plis duquel se cachent nos rêves d'avenir, de ce drapeau que nous devons chérir d'autant plus qu'il a connu des jours de deuil après tant de jours de gloire. Mais, ces jours de gloire, il les retrouvera, j'en ai plus que jamais la ferme conviction depuis que j'ai pu constater vos sentiments si élevés de patriotisme, depuis que j'ai pu lire, dans vos yeux, la noble devise qui doit guider tout officier vraiment digne du nom de Français : " Tout pour la France ! "

Vous le voyez ; pas un mot de politique, tout pour la France !

Lein Ledem

En ce monde il y a peu de paroles et beaucoup d'échos.

L'homme est toujours fier d'avoir gravé son nom quelque part, fût-ce sur l'écorce d'un arbre, et toujours étonné quand il ne le retrouve plus.

Monter d'une échoppe à un palais, c'est beau et rare, si vous voulez monter de l'erreur à la vérité, c'est plus rare et c'est plus beau.

Les bénédictions d'un père et d'une mère pour un fils reconnaissant sont toujours accompagnées de celles de Dieu.



A Mlle EMELIE B.....

BEAUHARNOIS

Reminiscence

Le printemps renaît et la branche morte
De bourgeons tout verts va se recouvrir,
Et l'air parfumé que la brise apporte
Dans les prés déjà commence à courir.

Adieu ! carnaval et les blanches neiges !
Adieu ! ton manchon et ton frais minois !
Nous ne verrons plus les joyeux cortèges
En robe de buffle affronter les froids.

Mais il est au fond de notre pensée
Un souveur cher et toujours constant,
Et quand reviendra la saison glacée
Nous nous aimerons comme aux jours d'antan.

B... DE B—B—

Mars, 1886.

LE SOMMEIL DE L'ENFANT

DEVANT le berceau où repose un tout petit enfant, notre âme est saisie des plus douces émotions.

Ce front d'ange si calme, si pur, ces yeux aux longs cils baissés, ces joues fraîches comme la rose, ces lèvres vermeilles d'où s'échappe le sourire, tout cela, en effet, n'est-il pas de nature à exciter notre admiration, à provoquer l'attendrissement ?

Le sommeil d'un enfant ! quoi de plus suave, de plus charmant sur la terre et quel spectacle serait plus propre à nous toucher, plus capable de nous faire regretter cet âge heureux où nous ne savions rien encore des tristesses de la vie.

La sérénité de son visage, sa pose pleine de gracieux abandon cultivent le regard et témoignent hautement de sa candeur et de son innocence virginale. Parfois, il tend ses petits bras en avant et pousse des exclamations joyeuses. Cher enfant ! il est heureux dans son sommeil ; sans doute, il pense à sa mère, à tous ceux qu'il aime, et son tendre cœur se dilate.

Peut-être même voit-il dans ses rêves les anges qui veillent à son chevet ; ce sont ses frères, il les reconnaît et leur fait fête à sa manière.

Mais cette joie naïve qui illumine son gracieux visage et l'entoure d'une céleste auréole, n'a-t-elle donc pas une autre cause ? Ah ! est-il besoin de le dire, c'est que le génie du mal ne l'a pas encore frôlé de son aile impure ! Les noirs chagrins n'ont pas assailli son âme ; les passions dévorantes n'ont pas atteint son jeune cœur ! Il ne connaît encore que les agréments de l'existence ; jouer, folâtrer, aimer, caresser, composant uniquement les chaînons d'or de sa radieuse enfance.

Pourquoi donc alors ne jouirait-il pas pleinement de son léger repos ? Pourquoi ne sourirait-il pas au milieu de l'enchantement de ses rêves ?

Ah ! pauvre enfant, fasse le ciel que ton paisible sommeil ne soit jamais troublé par les angoisses et les tortures du remords. Si ce malheur te frappait un jour, oh ! c'est qu'alors tu aurais trempé tes lèvres avides à la coupe empoisonnée du vice, oublié tes devoirs, manqué à tes engagements. Et à partir de cette heure fatale, plus de repos, plus de félicité. Désormais la source du bonheur serait tarie pour toi, et ton ange-gardien, en gémissant, se voilerait la face.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Pour dévisser une vis rouillée. — Pour dévisser une vis rouillée, il suffit de chauffer la tête de cette vis. On fait rougir au feu une petite tige ou une barre de fer plate à son extrémité et on l'applique pendant deux ou trois minutes sur la tête de la vis rouillée ; aussitôt que la vis est échauffée, on peut la retirer avec un tourne-vis aussi facilement que si elle venait d'être mise en place.